



Un siècle de mathématiques, la biographie et ses marges au XIXe siècle

Alexandre Gefen

► To cite this version:

Alexandre Gefen. Un siècle de mathématiques, la biographie et ses marges au XIXe siècle. Rossellini, Michèle. Usages des vies : le biographique hier et aujourd'hui, Presses universitaires du Mirail, 2012. hal-01624145

HAL Id: hal-01624145

<https://hal.science/hal-01624145>

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un siècle de mathématiques : la biographie et ses marges au XIX^e siècle

In memoriam Julie Boch, 1969-2011

Alors la science du XIX^e siècle, qui devenait géante, se mit à envahir tout.

Marcel Schwob

Derrière le rêve d'une alliance harmonieuse des sciences et des arts entretenu par le Romantisme, le XIX^e siècle peut se décrire comme le lieu d'une guerre larvée entre deux modes de discours sur le monde que le XVIII^e siècle avait progressivement délimités. Tout au long du siècle des Lumières, en effet, les historiens se sont émancipés des belles-lettres, tandis que les poéticiens (Batteux et Du Bos, notamment) ont proposé une pensée autonome de la littérature et de ses fins, qui visait à refonder la fiction sur un socle idéaliste, mettant en avant la poéticité du message et la spécificité de la littérature, dans ses frontières externes (par rapport aux autres formes d'imitation : Lessing, par exemple, coupe le cordon ombilical entre la peinture et la poésie) comme internes (les poétiques deviennent particulières à chaque genre). Après la Révolution française, romans historiques et histoires, récits de voyage et géographies sérieuses, etc., toutes ces formes siamoises qui partageaient jusqu'alors un système circulatoire commun, l'art rhétorique, se voient peu à peu séparées par la chirurgie rationaliste, qui se donne comme modèle (si ce n'est concret, du moins symbolique) aux futures sciences humaines. Aussi considérables qu'en soient les échos littéraires, les théories spiritualistes des années 1820 ou la synthèse fouriériste ne doivent pas faire oublier la constitution, derrière le syncrétisme rêvé par les penseurs, d'une science située hors de portée de l'écriture littéraire. C'est ce mouvement irrésistible de séparation, qui place en son cœur la question de l'individu, matrice discursive et valeur essentielle des représentations, que je voudrais évoquer ici.

L'invention de la science historique

D'abord philosophique, l'Histoire se fait sociologique puis, à partir des années 1860, méthodique, c'est-à-dire scientifique. En 1866, Hippolyte Taine déclare que « d'un simple récit [l'histoire] peut

devenir une science, et constater des lois après avoir exposé des faits¹ » : des modèles de représentation (biologiques, historiques, évolutionnistes...) comme des modèles de validation (la formalisation des méthodes d'érudition, le désengagement énonciatif de l'auteur, l'examen critique des discours rapportés...) rendent visibles ou accentuent les distinctions entre récit littéraire-fictionnel et récit rationnel-référentiel, en venant substituer aux systèmes antérieurs (l'appel à l'autorité, la chaîne des témoins, la manifestation du vraisemblable...) une véritable théologie de la règle générale et de la preuve concrète. Avant même l'émergence de l'histoire méthodique dans la seconde moitié du siècle, et alors que les catégories invoquées (possible vs. impossible, vrai vs. faux, crédible vs. non crédible, etc.) n'ont en apparence pas changé depuis Aristote, une biographie, un récit de voyage, un traité de morale ou un récit de bataille ne se définissent plus empiriquement en termes d'efficacité rhétorique, mais par rapport à des systèmes de légitimation qui proscrivent précisément tout dialogue avec d'autres modes d'accès à la vérité. Moyens utiles à la manifestation de la vérité pour l'âge classique, le style (qui convainc), la mémoire culturelle (qui atteste par citation), l'imagination (qui interpole) sont perçus par les historiens romantiques comme des artifices de moins en moins nécessaires puis, peu à peu, comme des obstacles². Dans un affrontement dont les responsabilités incombent à la fois à la fiction littéraire (dont le modèle de vérité, fondé sur la double transparence des cœurs et du corps social, a échoué avec la Terreur sans être parvenu à se substituer à l'historiographie traditionnelle) et à l'ère industrielle (dont l'efficacité productiviste réduit l'espace dévolu aux représentations non finalistes et non rationalistes du monde), la science ne se contente pas de s'opposer aux savoirs empiriques, elle s'érige peu à peu en système contre la fiction³. D'où cette inversion inédite en trente siècles de théories mimétiques, et qui dit bien l'assaut mené sur le territoire littéraire par les modèles scientifiques d'appréhension du réel : lorsqu'ils choisissent de ne pas rejeter la mécanisation scientifique du vivant et de refuser par la poésie le déterminisme des sciences exactes, c'est désormais aux littérateurs qu'il incombe d'imiter les observateurs, de se faire géomètres ou naturalistes, ou de fournir des représentations de l'histoire « réalistes ».

Cette évolution est déjà en marche bien avant que, dans les années 1870, la licence d'histoire ne prenne à la Sorbonne son autonomie à l'égard de la licence de lettres traditionnelle et que Gabriel Monod ne fonde la *Revue historique* (1876). On comparera ainsi, par exemple, le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, qui lance le terme de « biographie » en 1697, mais n'en considère aucun des problèmes épistémologiques, aux réflexions de Chardon de La Rochette, qui, un siècle plus tard, en 1799, propose un dictionnaire qui « contînt seulement les principales circonstances de la vie

¹ Hippolyte Taine, *Essais de critique et d'histoire*, 2^e éd., Paris, Hachette, 1866, p. xx. Taine évoque une « expérience pareille à celle que les savants font en physiologie ou en chimie » (p. xiv).

² Voir sur ce point Boris REIZOV, *L'Historiographie romantique française, 1815-1830*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962, *passim*.

³ Comme l'a malicieusement montré Wolf Lepenies, c'est le roman, objet de terreur et d'envie, qui est chez Auguste Comte à l'origine de la « métamorphose du positivisme », une utopie globalisante. W. LEPENIES, *Les Trois Cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, trad. de l'allemand par Henri Plard, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 80 et suiv.

de chaque personnage, la liste de ses écrits, avec des dates sûres » et affirme avoir exigé « qu'on supprimât les réflexions ; c'est au lecteur de les faire⁴ ». Comme les théories d'Auguste Mignet ou d'Augustin Thierry, la pétition de principe de Prosper de Barante (pourtant considéré comme le plus romanesque des historiens de l'époque romantique et l'apôtre d'une histoire narrée plutôt qu'expliquée) en faveur d'une histoire professionnelle (et d'une histoire de professeurs) en est un exemple :

Faut-il donc pour nous satisfaire que l'histoire soit écrite à titre d'office, par des hommes de profession littéraire, dévoués à faire des compositions artificielles ? Serions-nous si contraires aux anciens, qui tenaient que le récit des témoins oculaires et actifs des événements, méritait seul le nom d'histoire, ainsi que l'atteste l'étymologie ? Répugnerions-nous aux productions spontanées de la nature, au point d'estimer mieux les combinaisons de l'artiste ? Appellerions-nous exclusivement littérature les œuvres d'un métier, et refuserions-nous ce nom au langage de la réalité et de la vie ? Non, il n'en est pas ainsi. Il y a véritablement quelque chose de fondé en raison dans cette habitude de considérer les mémoires originaux et les récits contemporains, comme des matériaux seulement, et de demander qu'on en compose des corps d'histoire. Lorsqu'on étudie le passé, on ne veut pas seulement se donner le plaisir passager d'un récit plus ou moins vivant ; on ne lit pas le témoignage du vrai, dans le même esprit, que les scènes plus ou moins naturelles d'un roman ; on y cherche une instruction solide, une connaissance complète des choses, des leçons morales, des conseils politiques, des comparaisons avec le présent⁵.

Symétriquement à cette méfiance accrue de l'histoire à l'égard des aménités de la rhétorique, l'esthétique se fonde et fait sécession en se recroquevillant. « Ce que nous appelons [...] le processus d'« autonomisation de la littérature », s'est joué d'abord, à l'époque romantique, dans un refus de la littérature comprise au sens large, impur, encyclopédique, [...] comme un ensemble indistinct des œuvres et des connaissances littéraires⁶ », note José-Luis Diaz.

La biographie – et la fiction biographique, qui est au genre biographique ce que le roman historique est à l'Histoire⁷ – s'est trouvée placée aux avant-postes du partage des discours et des combats qui

⁴ Simon CHARDON DE LA ROCHETTE, « Notice sur la vie et les écrits de l'abbé Saint-Léger », *Magasin encyclopédique*, n° 5, 1^{er} Thermidor an VII, p. 177, cité par Jean SGARD, « Problèmes théoriques de la biographie », in *L'Histoire au XVIII^e siècle*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence (1^{er}, 2 et 3 mai 1975), La Calade, Édisud, 1980, p. 187-199, citation p. 191.

⁵ Amable-Guillaume-Prosper Brugière de BARANTE, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois, 1364-1477*, t. I, préface, Paris, Ladvocat, 1824, p. iv-vi. Dans les faits, l'histoire anecdotique de Barante ne rompt pas totalement avec le roman. Chateaubriand loue en 1824 chez Barante un sens dramatique « oublié dans l'école moderne » (« Sur l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante », in *Mélanges politiques et littéraires*, Paris, Firmin Didot, 1846, p. 510), et dans la Préface de 1869 à l'*Histoire de France*, Michelet en parle comme d'un « chroniqueur » plutôt que comme un historien.

⁶ José-Luis DIAZ, « L'autonomisation de la littérature (1760-1860) », in Alain GOULET (dir.), *Le Littéraire, qu'est-ce que c'est ?*, Actes du colloque de Caen (10-11 mars 2000), Caen, Presses universitaires de Caen, 2002, p. 59-77, citation p. 70.

⁷ Claudie Bernard a magnifiquement analysé la manière dont le roman historique se trouve au cours du XIX^e siècle à la césure de deux activités qui « s'écartent progressivement », jusqu'à « divorcer ». C. BERNARD, *Le Passé recomposé : le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, Hachette université, 1993.

accompagnèrent celui-ci : l'ambition des écrivains de raconter la vie d'autrui est inséparable de la revendication d'indépendance de la littérature comme de ses résistances à toute marginalisation, lorsque l'emprise du rationalisme sur toute connaissance partagée, ainsi que la haine de l'artiste pour la société bourgeoise et ses récits officiels, ont eu pour conséquence non la cohabitation pacifique de deux modes de connaissance de l'individu, mais leur concurrence. De même que la déification du personnage de l'écrivain dissimule difficilement le rôle subalterne qui lui est échu, en comparaison de celui des historiens, journalistes et autres linguistes, l'assomption du roman qui s'opère au XIX^e siècle cache mal l'étroitesse du territoire que la science voudrait laisser en partage à la littérature. S'ensuivent toute une série de contre-attaques des formes fictionnelles. Elles tendent à refonder la référence sur une mystique du moi (Chateaubriand) ou sur l'aventure éclairante de l'individualité (Stendhal) ; elles cherchent à concurrencer l'état civil à travers des modélisations alternatives du monde (*La Comédie humaine*) relatant non ce qui est, mais « ce qui devrait être » ; elles veulent devancer la science sur son propre terrain (Zola) ou dépasser l'Histoire méthodique en transformant à la manière hugolienne les personnages historiques en légendes (Cromwell, Lucrèce Borgia, etc.) ; elles visent à prendre de court la représentation rationnelle par les raccourcis des symboles, puis, enfin, à idolâtrer la vérité esthétique dans « l'art pour l'art » : toutes options qui se caractérisent par la volonté de mener un combat indirect avec la philosophie de l'Histoire et les discours totalisants de la science, en conjurant la déliaison progressive de l'écrivain et de la société.

Littérature et dictionnaires biographiques

Rien ne dit mieux cette concurrence entre deux modes de récits qu'en apparence tout rassemble, que les grandes entreprises biographiques du XIX^e siècle, les immenses dictionnaires de Louis-Gabriel Michaud et de Ferdinand Hoefer⁸. Malgré leur caractère souvent journalistique et un amateurisme qui ferait passer le Vigny de *Cinq-Mars* pour un historien de l'école méthodique, ces ouvrages clament en effet haut et fort leur systématisme et leur souci d'objectivité, brandissant les mots de « science » et d'« histoire ». Derrière quelques concessions à la curiosité regardant les vies privées ou les destins inexplorés, la *Biographie universelle* de Michaud entend indiquer et même juger, « dans une Histoire de tous les hommes célèbres de l'univers », « tout ce qui a existé, tout ce qui existe en grands

⁸ Louis-Gabriel MICHAUD (dir.), *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*, Paris, Michaud frères, 1811-1828, 52 vol. ; il faut y ajouter une *Partie mythologique* en trois tomes (1832-1833) et 30 tomes de *Suppléments* (1843-1862), soit en tout 85 volumes ; la seconde édition en 1843 comptera 45 tomes parus chez Mme C. Desplaces à Paris et F. A. Brockhaus à Leipzig.

Ferdinand HOEFER (dir.), *Nouvelle Biographie universelle [puis générale], depuis les temps reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, Paris, Firmin-Didot frères, 1852-1866, 46 vol.

événements⁹ ». Rédigée par des « savants et des écrivains », elle se définit en parallèle avec le genre historique (Prosper-Jean Levot parlera en 1852 d'une « sœur cadette de l'histoire¹⁰ »), comme un autre mode d'organisation du savoir historique : elle « présente séparément les personnages eux-mêmes, et les entoure des événements qui tiennent à eux par un rapport immédiat¹¹ » ou encore, selon la *Nouvelle Biographie générale* de Ferdinand Hoefer, le grand concurrent tardif de Michaud, elle s'attache aux « grands hommes » dont les « portraits personnifient l'histoire¹² ». « L'entreprise de Buffon fonctionne [...] comme un modèle pour les biographes », note Loïc Chotard pour caractériser les « biographies contemporaines » qui fleurissent par dizaines sous le second Empire, parfois organisées ou indexées par des typologies¹³.

À un désir d'exhaustivité et à un mode de classement parallèle aux grandes entreprises de classification qui caractérisent l'époque, s'adjoint une conception positiviste de l'entreprise biographique : « C'est aux faits principalement que les rédacteurs ont dû s'attacher ; or les faits sont d'une nature fixe et positive ; ils sont ou ne sont pas ; pour les admettre ou les rejeter, la critique offre des règles sûres que le raisonnement est loin de fournir lorsqu'il s'agit d'opinions¹⁴ », annonce la *Biographie* de Michaud. Le corrélat en est un refus de la rhétorique et de l'affect : « Il est un point sur lequel tous les auteurs de la Biographie se sont entendus sans avoir été obligés d'en convenir entre eux, c'est la précision dans les choses et la concision dans le style¹⁵ » ; contrairement à la littérature, la biographie peut s'écrire sans rhétorique et sans auteur. Une autre composante du paradigme scientifique de la biographie, est l'exigence de *sources* : ce sera le fer de bataille d'Hoefer, dont la *Nouvelle Biographie générale* insiste sur la préférence donnée « non pas aux travaux de seconde main, mais aux documents primitifs, originaux¹⁶ ».

⁹ Louis-Simon AUGER, « Discours préliminaire » in L.-G. MICHAUD (dir.), *Biographie universelle, ancienne et moderne...*, op. cit., t. I (1811), p. xii. Cette évolution semble acquise depuis le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle (1697). Auger défend comme des évidences les choix qui font l'originalité de la *Biographie universelle* : « il était trop évidemment ridicule de placer, parmi les personnages réels de l'Histoire, les personnages allégoriques de la Fable, et de ranger dans une même catégorie Alexandre et Cupidon, Aristote et Zéphyre, Cornélie et Vénus. On a même regardé comme inutile d'admettre les personnages de temps héroïques, dont les actions véritables sont mêlées de tant de fictions qu'il est impossible de les distinguer » (p. ix).

¹⁰ Prosper-Jean LEVOT, *Bibliographie bretonne : recueil des notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, Vannes, Cauderan et Paris, Dumoulin, 1852-1857, t. I, p. i, cité par Theodore ZELDIN, *Histoire des passions françaises*, Paris, Encre, Recherches, 1977, t. V, p. 9. L'étude de Zeldin consacrée aux « vies privées » démontre la dévalorisation au XIX^e siècle du genre biographique, au nom de la philosophie de l'histoire.

¹¹ L.-S. AUGER, « Discours préliminaire », p. vii.

¹² FIRMIN DIDOT FRERES, « Avis des éditeurs », in Ferdinand HOEFER (dir.), *Nouvelle Biographie universelle [puis générale]...*, t. I (1852), p. i. L'entreprise, dont le mot d'ordre est la maxime cicéronienne « Ne léser personne, et rendre justice à chacun » (p. iv), entend proportionner « aussi exactement que possible, la longueur des articles à l'importance des personnages » (p. i) – ce qui revient à « accept[er] les critères imposés par les historiens » en renonçant à toute autonomie du propos, comme le démontre Theodore ZELDIN (*Histoire des passions françaises*, op. cit., t. V, p. 9).

¹³ Loïc CHOTARD, *La Biographie contemporaine en France au dix-neuvième siècle : autour du Panthéon-Nadar*, thèse de doctorat ès lettres, Université Paris IV, 1987, p. 16.

¹⁴ L.-S. AUGER, « Discours préliminaire », p. xii.

¹⁵ *Ibid.*, p. xiv.

¹⁶ FIRMIN DIDOT FRERES, « Avis des éditeurs », p. ii.

L'éclatement de la biographie en deux entités génériques distinctes qui s'opère au XIX^e siècle s'accompagne d'une différenciation des usages : malgré la volonté de *Biographie universelle* d'offrir « des exemples profitables aux hommes de toutes les conditions » et de fournir « aux moralistes la matière de leurs méditations les plus profondes¹⁷ », l'usage moral, ou du moins rhétorique, des biographies tend à disparaître, hors la survivance de l'éloge dans le discours républicain (et souvent académique) des vertus civiques ; les biographies industrielles de Michaud n'ont pas leur Montaigne, leur lectorat est simplement en quête de repères, dans un monde changeant depuis la chute de l'Ancien Régime, ou d'exemples à visée pédagogique restreinte, indispensables notamment au développement de l'Université. Le mouvement de retour sur le particulier propre au XIX^e siècle, où l'homme se redécouvre comme objet, s'est fait au profit des sciences humaines, qui proposent un savoir (psychologique, sociologique, etc.) venu de disciplines nouvelles et extérieures, à la fois étrangères à la tradition humaniste et fascinés par le régime scientifique de la preuve. En ce siècle d'or des sciences, qui étendent au vivant l'analyse déterministe, impersonnelle et quantitative des mathématiques, et subsument l'individu sous l'espèce et la race, l'algèbre générale des savoirs accorde de bien faibles vertus heuristiques et cognitives à la biographie.

Alors la science du XIX^e siècle, qui devenait géante, se mit à envahir tout. L'art se fit biologique et psychologique. Il devait prendre ces deux formes positives, puisque Kant avait tué la métaphysique. Il devait prendre une apparence d'érudition. Le XIX^e siècle est gouverné par la naissance de la chimie, de la médecine et de la psychologie, comme le XVI^e est mené par la renaissance de Rome et d'Athènes. Le désir d'entasser des faits singuliers et archéologiques y est remplacé par l'aspiration vers les méthodes de liaison et de généralisation¹⁸

regrette Marcel Schwob en 1896, lorsqu'il entreprend les *Vies imaginaires*, avec une claire perception de la double postulation à l'érudition et à la production d'un modèle philosophique d'intelligibilité du Temps qui caractérise l'Histoire au XIX^e siècle.

Le triomphe du collectif

Certes, romanciers et historiens du XIX^e siècle ont en commun le commerce avec les morts et la fascination des ruines, mais tout distingue les épiphanies romanesques de la manière dont l'Histoire tend à ranimer (après les avoir disséqués) les morts par un discours de généralité monumentalisant les grandes figures historiques au nom d'une idéologie¹⁹. L'écrivain historique, s'il est pour les

¹⁷ L.-S. AUGER, « Discours préliminaire », p. vii.

¹⁸ Marcel SCHWOB, « La Terreur et la Pitié », in *Œuvres*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 613.

¹⁹ Je suis ici à nouveau en tous points les analyses de Claudie Bernard, qui oppose la manière dont l'Histoire cherche à édifier des tombeaux et des musées et celle dont, au contraire, le roman historique tend à « démonumentaliser passé et trépassés » (C. BERNARD, *Le Passé recomposé*, op. cit., p. 155).

romantiques « un évocateur de spectres », selon la belle expression d'Yves Vadé²⁰, produit non des romans, mais des mythologies. En témoigne l'histoire « sympathique » et lyrique de Michelet ; malgré ses apparences littéraires, elle propose, pour parler de l'homme, un point de vue autre que celui de la subjectivité imaginante. « J'ai dans ce grand récit [*Jeanne d'Arc*] pratiqué et montré une chose nouvelle, dont les jeunes pourront profiter : c'est que la *méthode historique* est souvent l'opposé de l'*art proprement littéraire*²¹ », écrit l'historien, dont la dissertation de doctorat ès lettres, consacrée à un *Examen des « Vies des hommes illustres » de Plutarque*, regrettait en 1819 : « Dans l'histoire des peuples, les caractères les plus dignes d'être remarqués sont souvent confus, parce que les traits caractéristiques se perdent dans une multitude de traits indifférents²². »

Car, contrairement à l'écrivain qui peut émailler son récit de faits invérifiables ou de connaissances inexploitable, « l'historien a pour spéciale mission d'expliquer ce qui paraît miracle », en sorte que la célèbre *résurrection de la vie intégrale* opère « non dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds²³ », et aboutit à un tableau des peuples et des âges où le particulier disparaît dans l'universel, à un « art de faire parler les pauvres en les faisant taire », comme l'écrit Jacques Rancière²⁴. « Tout influe sur tout²⁵ », écrit Michelet : si modèle organique il y a à appliquer, c'est au genre humain tout entier, « collectif individué », selon l'expression de Marcel Gauchet²⁶, et le siècle se représente bien souvent l'Histoire à travers la métaphore des âges de la vie²⁷.

Mais cette extension du paradigme biologique à des objets abstraits (« En un mot, on se conduira avec Port-Royal comme avec un personnage unique dont on écrirait la biographie », annonce par exemple Sainte-Beuve au début de *Port-Royal*²⁸), voire à l'histoire des civilisations, ne fait en rien le

²⁰ Yves VADE, *L'Enchantement littéraire : écriture et magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1990, p. 147. L'auteur montre l'omniprésence de la métaphore de la « nécromancie » pour qualifier l'évocation d'un personnage historique par la littérature.

²¹ Jules MICHELET, « Préface de 1869 » à l'*Histoire de France*, in *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1974, t. IV : *Histoire de France, livres I-IV*, préf. de Jacques Le Goff, éd. de Robert Casanova, p. 23 ; c'est Michelet qui souligne.

²² *Id.*, « Examen des vies des hommes illustres » [1818-1819], in PLUTARQUE, *Vies parallèles*, trad. par Robert Flacelière et Émile Chambry, présent. par Jean Sirinelli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, 2 vol., t. I, p. LIX-LXXXIV, citation p. LXX. Pour le jeune Michelet, la biographie relève de la littérature et de la morale, et, de manière plus secondaire, de l'histoire des mœurs : « l'histoire ne sert [chez Plutarque] qu'à la philosophie » (p. LXXXII). On comparera cette appréciation à celle de l'influent *Essai sur les éloges* d'Antoine-Léonard Thomas (1773), qui affirme au contraire que l'attention des *Vies parallèles* aux détails fait l'originalité de l'œuvre par rapport aux panégyriques conventionnels : « Son grand art surtout est de faire connaître les hommes et les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillants, dont Salluste, le premier, donna des modèles [...] ; il fait mieux, il peint en action » (*Essai sur les éloges*, Toulouse, F. Vieusseux, 1819, t. I, p. 85).

²³ J. MICHELET, « Préface de 1869 », éd. citée, p. 12 ; c'est l'auteur qui souligne.

²⁴ Jacques RANCIÈRE, *Les Noms de l'histoire : essai de poétique du savoir*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 1992, p. 96.

²⁵ J. MICHELET, « Préface de 1869 », éd. citée, p. 11.

²⁶ Marcel GAUCHET (éd.), *Philosophie des sciences historiques : le moment romantique*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Histoire », 2002, p. 38.

²⁷ C'est du moins la conception prédominante dans la première moitié du siècle, manifestée par les utopies scientistes et saint-simoniennes. Sur les rapports entre philosophie de l'histoire et littérature au XIX^e siècle, voir *L'Invention du XIX^e siècle. 1, Le XIX^e siècle par lui-même : littérature, histoire, société*, textes réunis et publiés par Alain Corbin, Pierre Georgel, et al., Paris, Klincksieck-Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999.

²⁸ SAINT-BEUVE, *Port-Royal*, op. cit., t. I, p. 89-90.

jeu du genre biographique. Pour François Guizot ou Adolphe Thiers, les hommes n'agissent pas mais sont agis. La glorification de l'héroïsme collectif chez Augustin Thierry (pour qui le peuple, « et non les grands hommes ou les institutions politiques », est « le héros véritable de toute histoire nationale », comme le résume Hayden White²⁹), la sociologie globalisante d'Auguste Comte (dont la « nouvelle philosophie tendra toujours à faire ressortir, aussi bien dans la vie active que dans la vie spéculative, la liaison de chacun à tous, sous une foule d'aspects divers³⁰ »), la philosophie de l'histoire de Victor Cousin (qui renvoie à la notion de peuple l'agrégat des individualités particulières, estimant que « l'individualité en soi est un élément de misère et de petitesse³¹ ») ne sont que les exemples les plus significatifs d'un climat hostile à « la forme incomplète et dégradée de la biographie », selon l'expression d'Edgar Quinet³². Autrement dit : les historiens du XIX^e siècle s'opposent à la résurrection *per se* de l'individu, dont ils sentent bien que le génie, « considéré dans sa conduite particulière, est très différent du génie ou de l'esprit général d'une nation³³ », suivant un argument avancé dès le début du siècle par le juriste Portalis.

D'où aussi, par exemple, l'influence tout à fait considérable, dans la première moitié du siècle, de la théorie de la transmigration des âmes de Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), qui universalise la doctrine théosophique de la palingénésie individuelle présente chez Bonnet, Fabre d'Olivet, Quinet et bien sûr Swedenborg, en affirmant que les destins particuliers de chaque homme ne font qu'illustrer de manière plus ou moins heureuse celui de l'humanité. Pour Ballanche, théoricien de la métempsychose des peuples, admiré par Lamartine, Chateaubriand³⁴ et Balzac (« M. Ballanche est poète, même avec les savants³⁵ »), l'immortalité d'un homme tient à son exemplarité dans une logique historique de très longue durée :

Une volonté seule est douée sans doute d'une grande puissance, mais elle ne devient en quelque sorte toute-puissante que dans le moment où elle exprime le sentiment du grand nombre, dans l'instant où elle représente la multitude des autres volontés. Alors c'est Hercule prenant possession de la terre³⁶.

Interprétant le passé en termes théologiques ou théosophiques, et négligeant, comme accidentelle, l'histoire concrète des vies particulières (il est significatif que Joseph de Maistre tourne le dos à la

²⁹ Hayden WHITE, « L'historiographie romantique » in Denis HOLLIER (dir.), *De la littérature française*, Paris, Bordas, 1989, p. 597-602, citation p. 601.

³⁰ Auguste COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Carilian-Gœury et Dalmont, 1844, p. 74.

³¹ Victor COUSIN, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, nouv. éd., Paris, Didier, 1841, p. 295.

³² Edgar QUINET, introduction aux *Idées sur l'histoire de l'humanité* de Herder [1827], cité par Daniel MADELENAT, *La Biographie*, Paris, PUF, 1984, p. 110.

³³ Jean-Étienne-Marie PORTALIS, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le XVIII^e siècle* (1820), cité par Daniel MADELENAT, *Orientations étrangères chez Sainte-Beuve*, thèse de lettres, Université Paris IV, 1978, t. III, p. 578.

³⁴ Voir Jean-Christophe CAVALLIN, *Chateaubriand mythographe : autobiographie et allégorie dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2000.

³⁵ Cité par Henri EVANS, *Louis Lambert et la philosophie de Balzac*, Paris, José Corti, 1951, p. 193.

³⁶ Pierre-Simon BALLANCHE, *Palingénésie sociale* (1827), cité *ibid.* p. 195.

tradition humaniste de lecture des *Vies parallèles* et adapte en 1816 le Plutarque du traité *Sur les délais de la justice divine*), l'histoire romantique se voudra proposer ce que Ballanche nomme une « palingénésie sociale », dans laquelle la production de mythographies subsumant l'individuel sous l'idée vient éclairer le chiffre de l'Histoire.

* * *

Tout au long du siècle, la biographie est ainsi à la fois viciée par les philosophies de l'Histoire (téléologie positiviste dans *Louis Lambert* – Henri Evans affirme que l'on y retrouve la théorie des trois étapes de l'Humanité selon Auguste Comte –, catholicisme libéral, illuminisme ou socialisme utopique) et par l'exigence de construction d'une mémoire collective, officielle et monumentale. En 1905, au moment même où il s'attaque aux philosophies du progrès, Charles Péguy loue Michelet d'avoir pris « toutes les précautions qu'il faut prendre contre le culte des grands hommes, contre les *vies des hommes illustres*, contre la simple reconnaissance des hommes de génie³⁷ » et propose de mettre en parallèle, au-delà des vies des hommes individuels, des « vies de peuples³⁸ ». Cette évolution est une spécificité de l'historiographie française : au même moment, en Allemagne, Wilhelm Dilthey s'oppose au positivisme historiographique en s'appuyant sur les aptitudes de la littérature biographique à transmettre dans l'*Erlebnis*, l'expérience vécue et toute une *Weltanschauung*, et en Angleterre, la biographie, genre majeur, autonome et professionnalisé depuis un siècle, est glorifiée par Thomas Carlyle, qui voit dans la vie des grands hommes la vraie chronologie de l'Histoire. En France, à l'inverse, le XIX^e siècle produit soit de grandes biographies (la *Vie de Jésus* de Renan, la *Jeanne d'Arc* de Michelet, le *Napoléon* de Thiers, par exemple), qui sont toutes des entreprises abstraites, réfractant l'histoire de France ou de l'humanité dans des personnages conceptuels, soit des biographies essayistes à la Sainte-Beuve, où les aléas de l'existence se trouvent incessamment requalifiés par l'œuvre et où la chair du vécu est comme dévorée par le désir d'élaboration de savoirs supra-individuels, soit encore des figures symboliques, mythologies telles que *Ahasvérus* de Quinet ou *Hébal* de Ballanche. D'une manière ou d'une autre, l'ambition monumentale et le goût de l'abstraction situent ces biographies aux antipodes du sens de l'individuel concret qui caractérise l'approche littéraire moderne du genre.

³⁷ Charles PEGUY, *Par ce demi-clair matin* [texte posthume, novembre 1905], in *Œuvres en prose complètes*, t. II, éd. prés., établ. et annot. par Robert Durac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 86-223, citation p. 210.

³⁸ *Id.*, *Les Suppliants parallèles* [*Cahiers*, VII, VII, (17.12.1905)], *ibid.*, p. 312-376, citation p. 354.

Au XIX^e siècle, d'une façon paradoxale, la biographie prospère dans un environnement idéologique, historique et littéraire qui lui est peu favorable : dans l'intervalle qui sépare la « Philosophie » du scientisme, le parti pris de découvrir les lois sociales, un fonctionnement rationnel et intelligible des activités humaines, exclut l'approche biographique murée dans sa particularité, cependant que la sensibilité nouvelle est affirmée en contact direct avec l'individu. Cela se traduit par une marginalisation de la biographie : refoulée aux lisières de la littérature, elle fascine, prolifère, mais toujours guettée par l'abstraction qui la viderait de sa substance au profit d'une signification symbolique

conclut Daniel Madelénat³⁹. Les relations de la biographie et du roman durant le XIX^e siècle ressemblent ainsi fort à un conflit de mimésis entre deux formes majeures d'écriture du vécu⁴⁰, dont les célèbres attaques de Proust contre la méthode beuvienne, « sorte d'analyse botanique littéraire⁴¹ » ayant pour fin « d'importer dans les sciences morales les méthodes des sciences positives » (Proust cite Taine, pour mieux s'en dégager⁴²) constitue un autre aboutissement. Car cet affrontement, qui nous permet de comprendre les formes de transgression territoriale produites par l'époque (roman biographiques, vies satiriques, contre-légendes, hagiographies profanes, etc.) prend place à l'intérieur de deux débats intellectuels centraux : d'une part, celui qui oppose, à l'intérieur de la littérature comme de l'histoire, la valorisation de l'individu à la pensée du collectif et, d'autre part, celui qui voit se confronter les formes d'écriture littéraire et le savoir scientifique du monde.

Alexandre GEFEN, Université Bordeaux 3 – Michel de Montaigne.

³⁹ D. MADELENAT, *Orientations étrangères...*, *op. cit.*, p. 577.

⁴⁰ Voir notamment l'article du même auteur, « Biographie et roman, je t'aime, je te hais » (*Revue des sciences humaines*, n° 224, oct.-déc. 1998, p. 235-247), qui décrit les rapports de la biographie et du roman comme un antagonisme fonctionnel entre deux formes de connaissance de l'homme.

⁴¹ Marcel PROUST, *Contre Sainte-Beuve* [1954, posth.], éd. établ. par Pierre Clarac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 221.

⁴² *Ibid.*, p. 220.